

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 8 janvier 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

**M**ME Amadis, s'accusant *in petto* d'avoir contribué beaucoup au malheur d'Esther par ses imprudences romanesques, se jura de racheter ses torts à force de tendresse quasi maternelle. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle se tint parole, et que cette tendresse ne se démentit jamais.

Pendant deux ans le duc servit à la veuve une pension beaucoup plus que suffisante pour subvenir aux besoins d'Esther. Pendant deux ans des médecins spécialistes célèbres furent appelés à maintes reprises auprès de la jeune malade et cherchèrent les moyens de lui rendre la raison, mais, tout en multipliant leurs tentatives, ils se déclarèrent impuissants.

Le temps seul, ajoutaient-ils, amènerait peut être le résultat que la science ne pouvait obtenir...

Le duc n'osait plus espérer quand il fut tué en duel par le capitaine Corticelli.

Cette mort causa un profond chagrin à Mme Amadis, qui pleurait en Sigismond le mari de la pauvre folle.

Quant à la grosse pension qui se trouvait supprimée, nous affirmons qu'elle n'y pensait même pas, l'ayant acceptée seulement par déférence pour M. de la Tour-Vaudieu.

Elle possédait d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, une fortune personnelle considérable.

L'assassinat du médecin de Brunoy et la disparition de l'enfant d'Esther, succédant à la mort du duc, la terrifièrent.

Elle crut entrevoir en ces catastrophes successives le résultat d'un monstrueux complot; mais elle ne savait rien de positif; elle n'avait aucune qualité pour intervenir; elle aimait enfin sa tranquillité par-dessus toutes choses.

Bref, elle ne fit part de ses suppositions à personne.

Pendant quatorze ans Mme Amadis habita, l'hiver, la maison de la rue Saint-Louis.

Elle passait la belle saison dans une jolie propriété acquise par elle aux environs d'Orléans, afin d'y conduire Esther à qui la campagne faisait du bien.

Depuis dix ans elle avait abandonné la rue Saint-Louis pour le quartier de la place Royale, et la sinistre histoire du médecin de Brunoy n'existait plus dans son esprit qu'à l'état légendaire.

Au moment où nous la retrouvons elle était revenue à Paris depuis un mois, mais, profitant des derniers beaux jours de l'automne, elle allait chaque après-midi s'asseoir avec Esther sous les arbres jaunissants de la place Royale.

Là, elle prenait plaisir à voir s'ébattre autour d'elle les bébés roses et blancs; à leur intention elle remplissait ses poches de bonbons et de friandises qu'Esther leur présentait d'une main distraite avec un pâle sourire.

Parfois la folle semblait s'animer, et pendant

quelques secondes ses yeux rayonnaient de tendresse en se fixant sur les petites créatures brunes et blondes qui venaient l'embrasser et grimpaient sur ses genoux.

On eût dit alors qu'elle se souvenait de son fils et qu'elle croyait le retrouver parmi ces enfants.

En d'autres moments son front pur s'assombrissait tout à coup à la vue des ébats de la joyeuse bande.

Des larmes se suspendaient aux pointes de ses longs cils et roulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer.

Mais c'étaient là des lueurs essentiellement fugitives.

Au bout d'un instant la pauvre Esther se replongeait dans sa morne insensibilité de statue.

Après avoir respiré le grand air pendant une heure, les deux femmes regagnaient leur logis.

Mme Amadis, fidèle à son ancienne passion, dévorait un nombre incommensurable de romans, et les plus vieux lui semblaient les meilleurs.

Esther prenait machinalement un ouvrage de

bagages dans un fiacre et vint prendre possession de son chez lui.

Il se coucha et s'endormit presque tout de suite, mais son sommeil fut plus d'une fois troublé par les préoccupations dont nous connaissons la nature et que l'allusion faite à l'assassinat du médecin de Brunoy avait ravivées.

Au point du jour il mit en bon ordre son mobilier, sortit ses vêtements des malles qui les renfermaient, les étendit soigneusement pour leur faire perdre les mauvais plis, et ensuite rangea dans son secrétaire les nombreux papiers qui se trouvaient en liasses au fond de sa valise: correspondance, papiers de famille, dessins de mécanique, notes prises à divers époques, etc. etc.

Tout cela soigneusement casé, René Moulin inventoria les papiers que renfermait son portefeuille et pour lesquels il avait réservé un tiroir spécial.

Il y plaça son passeport, quelques notes et des factures acquittées.

Puis, d'une dernière poche de ce portefeuille il sortit un carré de papier, pas plus grand qu'une demi-feuille de papier à lettre et fripé, fendillé, comme s'il avait été froissé entre les doigts et roulé en forme de boulette.

—Ceci, murmura-t-il, c'est sacré!... C'est la réhabilitation de Paul Leroyer... C'est l'honneur rendu aux honnêtes gens qui portent son nom injustement flétri! !

XLI

Tout en disant ce qui précède, René Moulin avait déplié le papier sur lequel apparaissaient quelques lignes d'une écriture fine, serrée, toute féminine, zébrée de nombreuses ratures.

—Certes, continua-t-il en étudiant ces lignes qu'il savait presque par cœur, je ne me trompe pas! Là est bien la preuve décisive de l'innocence de Paul Leroyer... Ces phrases se rapportent au crime commis il y a vingt ans, cela est clair, cela saute aux yeux... Il est donc matériellement impossible que celle qui les a écrites n'ait pas été l'instigatrice ou la complice de ce crime.

Et il lut à demi voix :

Mon cher Georges,

Vous allez être très surpris sans doute, et peut-être médiocrement enchanté d'apprendre, après vingt ans, que je ne suis pas morte... malgré votre abandon.

J'arriverai prochainement à Paris et je compte vous y voir... Avez-vous oublié le pacte qui nous lie?

Je n'en crois rien, mais tout est possible... Si vous aviez par hasard la mémoire infidèle, il me suffirait, pour remettre le passé sous vos yeux, de ces quelques mots : PLACE DE LA CONCORDE, PONT-TOURNANT, PONT-NEUILLY, NUIT DU 24 SEPTEMBRE 1837.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, d'évoquer de tels souvenirs, et Claudia sera reçue par vous comme une vieille amie?...

René Moulin murmura, en repliant soigneusement le précieux papier:

—Evidemment ceci se rapporte au crime du pont de Neuilly... C'est à l'assassinat du docteur Leroyer que cette Claudia fait allusion... Elle était la complice de ce Georges auquel elle écrit... Pourquoi ont-ils tué ce malheureux vieillard? Il y a là un mystère que j'éclaircirai... Cette lettre n'est qu'un brouillon, mais la vérité s'en dégage... Claudia dit qu'elle vient à Paris... Elle y doit être en ce moment, et je consacrerai toutes mes heures à la chercher, aussitôt que j'aurai revu la veuve de Paul Leroyer...

Après un silence il reprit :

—Comment cette femme, sans doute habile, a-t-elle commis une imprudence à peine vraisem-



Le jeune homme prit la main de Berthe et la pressa doucement entre les siennes.—(Page 41 col

tapisserie et faisait glisser son aiguille entre les mailles du canevas, mais d'une façon si inconsciente qu'elle n'accordait même pas les nuances.

De nouveaux coups de tonnerre devaient-ils gronder encore dans cette existence éteinte? L'ingénuité de celle qui était bien véritablement duchesse de la Tour-Vaudieu devait-elle se raviver un jour?

L'avenir nous l'apprendra.

Tandis que les deux femmes s'asseyaient sur un banc de la place Royale, René Moulin menait à bien ses emplettes de toute nature et faisait porter ses nombreux achats au logement qu'il venait de louer.

Tout alla si vite qu'il lui fut possible de s'installer le soir même, au lieu de remettre au lendemain et, après avoir dîné au restaurant du *Plat d'Etain* et payé sa note à l'hôtel, il chargea ses petits